



## À qui profite « la crise » ?



### Avant-propos

Le langage de la crise est omniprésent dans les conversations, les médias, les discours politiques : crise financière, sécuritaire, sanitaire, démocratique, énergétique mais aussi crise de la guerre en Ukraine ou de l'accueil des réfugiés, sans oublier la crise climatique. Le mot « crise » en sort banalisé. Au profit de qui ? Dans cette analyse, Joseph Dewez cherche à clarifier le concept. D'abord, quel est le sens du mot dans la vie quotidienne et que devient-il dans les médias et les sphères gouvernantes ? Ensuite, comment comprendre et se situer face à l'idée de « crise », entre peurs, sentiment d'impuissance ou encore recherche de solutions ?



Le Cefoc (Centre de formation Cardijn) est une association d'Éducation permanente qui organise chaque année une cinquantaine de groupes de formation en Belgique. Ces groupes rassemblent des personnes issues ou solidaires des milieux populaires. Les différentes formations proposées visent à s'interroger sur le sens de la vie, à réfléchir à comment vivre ensemble de manière citoyenne, en agissant dans le sens d'une société plus démocratique et plus solidaire.

Dans le prolongement de ses activités de formation, le Cefoc publie chaque année de courts textes d'analyse et une étude. Les thématiques abordées trouvent leur source dans les réflexions mises sur la table par les participants aux formations. Les textes sont destinés aux acteurs du monde associatif et à tout citoyen à la recherche d'outils de compréhension de la société susceptibles de favoriser l'émancipation et la mobilisation individuelles et collectives.

## Les crises dans la vie quotidienne et l'étymologie

Dans un sens courant, le mot « crise » désigne un « mauvais moment à passer » : la crise de foie ou de nerfs est passagère. Plus grave, la crise cardiaque ou d'appendicite suscite une inquiétude pour la survie. Par contre, les crises de nerfs, de larmes ou de colère décrivent plutôt une réaction soudaine et forte où l'émotion déborde la capacité de contrôle de l'individu. Elles laissent le témoin extérieur parfois voire tétanisé.

Ces emplois du terme *crise* relèvent du registre de la santé. Edgar Morin situe à ce niveau médical l'apparition du mot en Grèce antique : « À l'origine, *krisis* signifie décision : c'est le moment décisif, dans l'évolution d'un processus incertain, [le moment] qui permet le diagnostic [de la maladie] »<sup>1</sup>.

Si l'on quitte la santé pour les situations de vie en société, la *crise* est couramment perçue comme une menace, un danger imminent. Elle fait peur à cause de l'incertitude quant à son issue, qui peut parfois être mortelle. On songe au climat de panique suite aux attentats terroristes, aux réactions de sauve-qui-peut ou de repli sur soi lors de l'épidémie de coronavirus, à l'éco-anxiété diffuse ou aiguë face à la crise climatique...

La crise peut provoquer aussi de la sidération, surtout quand elle surgit de façon imprévue. Ainsi, beaucoup ont été tétanisés face aux attentats terroristes ou devant la répression policière des Gilets jaunes en France. Mais, même quand il n'y a pas paralysie, domine souvent un puissant sentiment d'impuissance ! Le politiste Vincent Martigny précise : « C'est le propre d'événements historiques majeurs de générer sidération et confusion, des ressorts qui entravent notre capacité d'imaginer un monde différent de celui que nous connaissons. »<sup>2</sup>.

L'anthropologue Jacinthe Mazzochetti y voit en plus une entrave à notre capacité de penser. À propos de la crise du Covid, elle écrit : « dans ce contexte singulier de confinement, comment ne pas ajouter du bruit au bruit ambiant – assourdissant d'informations, de désinformations, de chiffres, d'opinions tranchées et rapides, mais aussi de pensées conspirationnistes en réponse aux sentiments et aux vécus

*d'impuissances, nourries également de ce climat de défiance à l'égard des médias, des intellectuels et des politiciens, bien souvent amalgamés – qui s'est installé dans nos sociétés ? Ce bruit diffus, dont le flux virtuel est plus intense encore qu'à l'habitude, lui aussi nous empêche de penser. »*<sup>3</sup>.

## Crise et opinion publique

Bref, la crise est perçue de manière largement négative par l'opinion publique, comme synonyme de danger et de menace, d'insécurité devant un avenir incertain face auquel domine le sentiment d'impuissance. Impuissance d'action ou de réaction, impuissance aussi à penser, à analyser et à imaginer des issues positives. Il y a plus de quarante ans, Edgar Morin constatait déjà un paradoxe : alors que les Grecs voyaient dans la *krisis* le moment de la décision, « aujourd'hui, *crise* signifie indécision, [...] et surgissement des incertitudes »<sup>4</sup>.

La surabondante utilisation du vocabulaire de la *crise* fait le jeu de dirigeant.e.s politiques (et économiques) qui ont intérêt à ce que les gens « ne pensent pas »<sup>5</sup> et restent dans leur sentiment d'impuissance. Ils peuvent, avec la complicité des médias, imposer leur façon de « lire » la crise, de « poser le problème »<sup>6</sup> et cela, d'une façon qui occulte la complexité de la situation. Par des décisions unilatérales, sans consulter les citoyen.ne.s ni même leurs représentant.e.s<sup>7</sup>, ils peuvent s'engager dans des politiques répressives contre toute manifestation et inégalitaires par rapport aux milieux populaires<sup>8</sup>. Des décisions que des gouvernant.e.s (et aussi les milieux économiques<sup>9</sup>) présentent comme les seules alternatives possibles, empêchant, par là, d'imaginer d'autres possibles. Sans oublier que les gouvernant.e.s peuvent apparaître comme des « sauveurs » qui vont délivrer de l'angoisse de la crise<sup>10</sup>.

## Au fond, qu'est-ce qu'une crise ?

Dans un livre récent<sup>11</sup>, Edgar Morin propose une définition de la crise : « dans un système vivant comme dans une société, toute crise constitue une perturbation qui affecte plus ou moins gravement la stabilité de ce système et doit faire appel nécessairement à l'idée d'antagonisme ».

Qu'entend-il par « système » ? Un organisme vivant (plante, animal, humain) ainsi qu'un collectif (groupe, société...) est un système. Tout système est un « ensemble organisé par l'interrelation de tous ses constituants »<sup>12</sup>. Le système est organisé, il est « stable » dans la mesure où il tient en équilibre les relations entre des constituants différents. Mais qui dit « différents » dit à la fois complémentaires et concurrents, voire antagonistes. Le système fonctionne normalement quand il garde de l'ordre, de la régulation (et aussi de la souplesse) entre ses constituants tout en étant toujours à la limite du désordre. Autrement dit, « il faut considérer ensemble organisation et désorganisation, complémentarité et antagonisme, au lieu de les disjoindre et les opposer »<sup>13</sup>. Tout système est donc, d'emblée, complexe dans la mesure où il associe des constituants complémentaires et antagonistes. Plus encore, il porte en lui la possibilité de sa désintégration. Un système qui fonctionne normalement est donc toujours « à la limite de la crise », la crise étant une perturbation affectant la stabilité du système.

Comment comprendre ce terme de « perturbation » ? Pour Morin, la perturbation peut surgir de l'extérieur du système. Elle peut surgir aussi de l'intérieur : le désordre déjà présent augmente trop, les complémentarités deviennent des antagonismes, un blocage surgit devant des injonctions contradictoires. La perturbation, d'où qu'elle vienne, provoque un dysfonctionnement du dispositif « normal » de régulation (ou de contrôle) du système qui, n'a plus de solution pour maintenir sa stabilité<sup>14</sup>. Il est en pleine incertitude par rapport à son avenir, qui devient imprévisible.

Pour répondre à cette incertitude, plusieurs possibilités s'offrent au système :

- remettre en route la régulation et revenir au *statu quo* ;
- réenclencher la régulation de façon « rigide », ce qui conduit à une perte de complexité et à une régression du système ;
- se laisser entraîner dans une désintégration complète, ce qui signifie la mort du système ;
- déclencher la recherche de solutions nouvelles qui vont enrichir la complexité du système<sup>15</sup>.

« La crise a toujours un aspect d'éveil. Elle montre que ce qui allait de soi, ce qui semblait fonctionnel, efficace, comporte au moins des carences et des vices. D'où le déclenchement d'un effort de recherche. [...] La crise libère en même temps des forces de mort et des forces de régénération. D'où son ambiguïté radicale »<sup>16</sup>.

## Crise et recherche de solutions

Edgar Morin attire ainsi l'attention sur le fait qu'il existe des recherches de solutions qui activent des forces de mort. Par exemple, la recherche de « responsables de la crise » aboutit à la désignation de « boucs émissaires » (les chômeurs, les étrangers, les musulmans, les anti-vax...). La solution consisterait à supprimer le mal en supprimant les soi-disant « coupables » !

Une autre impasse mortifère est de verser dans l'imaginaire, le mythologique ou espérer l'arrivée d'un « sauveur ». Au lieu d'éveiller, cela endort. La philosophe Isabelle Stengers dénonce ainsi la mythologie technologique en vogue aujourd'hui : face aux menaces qui pèsent sur l'habitabilité de la Terre, plutôt que de remettre en question nos modes de vie, de nouvelles technologies viendraient nous sauver... Ce serait une fuite en avant. Elle écrit : « L'Âge de l'Humain est en train de se terminer et ne peut répondre à la débâcle que par des mythes éculés : l'Humain, se découvrant responsable, se hisserait à la hauteur de ses responsabilités et réussirait à maîtriser l'immaitrisable (géo-ingénierie) ; ou alors, quittant son berceau ravagé, il migrerait vers d'autres planètes à terraformer ; ou encore, il réussirait à découpler sa civilisation des flux matériels et énergétiques dont elle dépend, à vivre hors sol grâce aux miracles de la technologie »<sup>17</sup>. Un autre philosophe, Guy Petidemange, démonte l'un des mécanismes de cette fuite dans l'utopie : « L'initiative individuelle et collective, pour être responsable, exige de se garder d'attentes utopiques imaginaires, parce qu'elles négligent, par précipitation, la chaîne ou l'enchaînement des possibles »<sup>18</sup>.

Isabelle Stengers distingue ainsi l'imaginaire de l'imagination : l'imaginaire éloigne du réel. L'imaginaire capitaliste est une sorte d'idéalisme qui amène à ne pas prendre au sérieux ce qui pourrait menacer

la toute-puissance de la logique du marché et de la croissance. Au contraire, l'imagination désigne « *la capacité à prévoir les difficultés, à anticiper, à savoir que ce qui est normal aujourd'hui pourrait tout à coup ne plus l'être demain et à le penser sérieusement.* »<sup>19</sup> L'imaginaire nous fait croire que « tout ira bien » en continuant sans rien changer à nos modes de vie. C'est une anesthésie l'imagination, alors que celle-ci est pourtant nécessaire pour faire face aux dangers qui pèsent sur l'humanité.

## Crise(s) ou moment critique ?

Il importe d'apporter deux distinctions. La première concerne le caractère passager ou permanent de la crise. Pour Morin, « *la crise n'est pas permanente... Il faut un avant et un après plus ou moins normaux : la crise stricto sensu se définit toujours par rapport à des périodes de stabilité relative* »<sup>20</sup>. Or, la crise climatique, celle de la biodiversité ou encore la crise de la démocratie n'ont rien de passager : elles vont durer. Il faudra donc les nommer autrement.

Une seconde distinction, entre crise et moment critique, proposée par Didier Fassin<sup>21</sup>, permet de sortir de la confusion. Pour lui, la crise correspond à une situation ; le moment critique correspond à une temporalité, à une durée. La première provoque la sidération ; le deuxième rend l'action nécessaire. « *le moment critique ne préjuge pas de la prédominance d'une crise particulière... [il est plutôt] l'accumulation de toutes les crises.* » Reprenant le vocabulaire utilisé par Morin, il ajoute : « *parler de moment critique, c'est se placer devant un temps court où un diagnostic doit être établi au sujet d'une situation inquiétante, où un jugement doit être porté face à une alternative menaçante, où une décision doit être prise à l'instant du danger, comme l'écrit Walter Benjamin* »<sup>22</sup>.

Dans le diagnostic à opérer, il faut prendre en compte non seulement ce qui dysfonctionne, mais aussi ce que produisent les « imaginations collectives et citoyennes », c'est-à-dire les résistances, les mobilisations, les expérimentations, les initiatives de mouvements alternatifs, qui, même si elles restent modestes, ont leur efficacité. Elles contribuent à dévoiler les enjeux fondamentaux du moment critique, « *transforment les relations entre les êtres*

*humains et, in fine, le rapport à la vie-même dans le présent comme dans l'avenir* »<sup>23</sup>. Elles sont de multiples « possibles » déjà ouverts et donnent à penser et à imaginer des solutions.

La recherche de solutions ne part donc pas de rien. En plus de la force du présent qui s'exprime dans des actions et initiatives alternatives actuelles, il faut pouvoir tenir compte de la force du passé. Un passé qui n'est pas simple souvenir mais mémoire vive de « *potentialités inaccomplies ou massacrées* », « *des possibles de libération* » sans doute inachevés mais qui irriguent d'espérance et d'imagination nos possibles d'aujourd'hui<sup>24</sup>.

Attention cependant, il faut garder à l'esprit qu'un « *principe d'incertitude irréductible affecte le futur... Prévoir devient, dès lors, explorer le sens des tourbillonnements du présent. Il ne s'agit plus de vouloir contrôler le futur. Il s'agit de veiller, guetter dans/avec l'incertitude* »<sup>25</sup>. Et Isabelle Stengers d'ajouter : « *S'il y a un futur, il faut le faire. Cela dépend de ce que les humains vont se rendre capables de faire* »<sup>26</sup>. Ils ont à « *vivre dans les ruines du capitalisme* » : à l'image d'un randonneur qui marche dans des ruines, devant être attentif à chaque pierre sur laquelle il pourrait acher, cela réclame un art de l'attention à ce qui nous affecte et nous touche. Cela requiert aussi un art de penser ensemble : avec, par, grâce aux autres mais aussi au risque des autres<sup>27</sup> ! L'imagination doit plus que jamais être cultivée de façon collective et solidaire, par exemple à l'aide de dispositifs d'intelligence collective<sup>28</sup>. Cela fera l'objet d'une prochaine analyse.



Joseph Dewez,  
Volontaire au Cefoc

## Pour aller plus loin

Didier FASSIN, *La société qui vient*, Paris, Seuil, 2022.

Edgar MORIN, *Sur la crise*, Paris, Champs-essais, 2020.



<sup>1</sup> E. MORIN, *Sur la crise*, Paris, Champs-essais, 2020, p.21. Voir aussi p.9. Dans ce livre est repris le texte *Pour une crisologie*, paru en 1976.

<sup>2</sup> V. MARTIGNY, *Sortir d'un monde d'élus automatés et de citoyens somnambules*, dans *Le 1*, n°300, 10 juin 2020.

<sup>3</sup> J. MAZZOCHETTI, *Et si l'hirondelle faisait le printemps ? Confinement, temps suspendu et (en)vol du temps*, dans la revue *Politique*, n°112, juillet 2020, pp.151-156.

<sup>4</sup> E. MORIN, *ibidem*.

<sup>5</sup> Voir l'article relatant une intervention de la philosophe Isabelle Stengers à propos de la gestion de la pandémie dans la revue du Cefoc, *Atout Sens*, n°48, septembre 2022.

<sup>6</sup> Dans cette même intervention, Isabelle Stengers montre que le fait de parler de « pandémie » à propos de la crise sanitaire occulte le grave désinvestissement des pouvoirs publics dans les politiques de santé (et plus généralement dans tous les services publics).

<sup>7</sup> J. MAZZOCHETTI note : « *La logique de guerre contre les virus, contre les terrorismes, pour l'accaparement des terres et des ressources, est alimentée par la rhétorique de crise qui, assortie du*

---

*sentiment d'urgence, autorise à outrepasser les droits, à modifier les constitutions, à agir à l'abri des regards démocratiques* », *ibid*, p.155. Didier Fassin remarque lui aussi, à propos du début de la crise du Covid : « *Le lexique de la crise appelait en réponse l'état d'urgence* ». Voir D. FASSIN, *La société qui vient*, Paris, Seuil, 2022, p.9.

<sup>8</sup> D. FASSIN, *op.cit.*, p.19. L'auteur précise : « *Il s'est agi de compléter le recul de l'État social par l'expansion d'un État répressif* ». Et de parler d'une « *dérive vers la droite* » de l'ensemble du spectre politique.

<sup>9</sup> On peut renvoyer ici à la « stratégie du choc » formulée par Naomi Klein. Pour la journaliste, les tenants du capitalisme profitent des grandes catastrophes pour faire passer des réformes ultralibérales. Ainsi en est-il de la crise du Covid. Dans un article du 13 mai 2020, intitulé *Ne laissons pas les géants du WEB prendre le contrôle de nos vies* (dans *Le Courrier international*, Hors-série, juil.-août 2020, pp.44-51), elle montre comment les multinationales américaines de la Silicon Valley se présentent comme pouvant apporter l'unique solution pour se prémunir du coronavirus. Cette solution réside dans un recours massif aux technologies numériques dans le travail à distance, la télé-médecine, l'enseignement à distance, le commerce électronique... Puisque le virus réclame qu'on ne se rencontre plus, la technologie permet désormais de vivre « sans contact » ! Mais cela réclame des pouvoirs publics d'investir massivement dans la recherche et les infrastructures technologiques, en particulier dans la 5G, au détriment des autres investissements publics dans l'enseignement ou les hôpitaux. Ce qui n'est pas dit, c'est que cette « alliance public-privé » va pouvoir exercer un contrôle aussi efficace de la population que ce qui se vit déjà en Chine.

<sup>10</sup> Jean-Claude MONOD écrit : « *Une situation de crise favorise l'émergence ou l'attente de personnages charismatiques* ». Cité par Marius CHAMBRUN, *Emmanuel Macron a-t-il déjà gagné ?*, dans *Philosophie magazine*, avril 2022, pp.21-22.

<sup>11</sup> E. MORIN, *Réveillons-nous !*, Paris, Denoël, 2022, p.43.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p.3.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p.33.

<sup>14</sup> Edgar Morin définit encore la crise comme « *l'accroissement du désordre et de l'incertitude au sein d'un système individuel et collectif* ». » dans *Sur la crise, op.cit.*

<sup>15</sup> Selon Morin, c'est là le propre de la crise. *Ibid.*, p.20.

<sup>16</sup> *Ibid.*, pp.46-47.

<sup>17</sup> I. STENGERS, *Réactiver le sens commun*, Les empêcheurs de penser en rond, Ed. La Découverte, Paris, 2020, p.189.

<sup>18</sup> G. PETIDEMANGE, *Détresse et récit*, dans *Esprit*, juil.- août 1988, p.75.

<sup>19</sup> Dans *Covid 19 : se libérer de l'imaginaire capitaliste ?*, Agir par la culture, n°63, 2020-2021.

<sup>20</sup> E. MORIN, *Sur la crise, op.cit.*, p.53.

<sup>21</sup> D. FASSIN, *op. cit.*, p.18.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p.19.

<sup>23</sup> *Ibidem*.

<sup>24</sup> G. PETIDEMANGE, *op. cit.*, p.75.

<sup>25</sup> E. MORIN, *op.cit.*, p.76.

<sup>26</sup> I. STENGERS, *Activer les possibles, op.cit.*, p.79.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p.188.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p.193.